

Pour une culture « téléphilique »

Pierre Barrette

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8902ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Barrette, P. (2006). Pour une culture « téléphilique ». *24 images*, (126), 42–43.

Pour une culture « téléphilique »

par Pierre Barrette

Yves Rousseau a tenu dans ces pages la chronique Télé pendant quatorze ans. Les lecteurs de la revue ont pu goûter à l'occasion de chacun de ces rendez-vous l'érudition, la qualité du regard, la force des intuitions d'un observateur hors pair de la scène médiatique québécoise et internationale. Toutes ces années, Yves a suivi les petits comme les grands événements de ce monde qui, ébranlant la société québécoise, ne manquaient pas de faire ressentir leur onde de choc jusque dans la sphère télévisuelle. Des événements du 11 septembre à la pagaille du Sommet de Québec en passant par l'info-spectacle et la télé-réalité, Yves excellait à cette tâche de rendre compte des *stratégies du réel* qui conditionnent notre quotidien de téléspectateur, comme il excellait également – nous sommes dans une revue de cinéma, après tout – à jeter des ponts entre la télévision et le septième art, montrant toujours avec beaucoup d'acuité par où ces deux médias se complètent, s'harmonisent mais aussi parfois se distinguent, s'affrontent, braquent l'un contre l'autre leur langage propre.

En prenant sa relève, je ne tenterai pas pour ma part d'imiter les propos ni la manière d'Yves Rousseau; j'en serais d'ailleurs bien incapable. Même si nos intérêts se recoupent par plusieurs endroits, le point de vue que je compte privilégier durant cette année 2006 sera davantage historique. On le constate en effet depuis maintenant quelques années, la télévision elle-même tend de plus en plus à se retourner sur sa brève existence, à puiser dans ses archives, à exhiber son histoire comme un trophée; on semble, du côté de ses « idéateurs », être en train d'inventer quelque chose comme une tradition qui, paradoxalement, nous force à constater combien le média est jeune, et appelé à se transformer encore radicalement dans les prochaines années.

Désormais, seules les personnes de plus de soixante ans ont connu la vie sans le petit appareil, et pour beaucoup de gens, celui-ci représente bien plus qu'un simple moyen de divertissement ou d'information. La télévision constitue le principal médiateur de leur rapport au monde, elle dessine les limites progressivement plus étanches d'un univers qui a cette extraordinaire prétention de s'offrir comme une *totalité*. Politique, sport, musique, cinéma, économie, savoir, même les relations interpersonnelles dans la fiction et certaines télé-réalités sont mises en scène et livrées sans autre procès au cœur même des foyers – parfois dans toutes les pièces principales du foyer, espace que jadis on appelait *privé* mais qui de plus en plus, sous la pression même de cet envahissement, tend à se confondre avec une sphère publique qui, elle, se fait carrément virtuelle.

Critique de la télévision

Il est donc plus que jamais urgent de penser la télévision. En cette matière, l'attitude la plus répandue a longtemps été celle des défenseurs de la culture traditionnelle, pour qui la télé constituait le mauvais objet, cette chose dont on parlait sans la regarder ou que l'on regardait en s'abstenant bien de le dire, le repoussoir à l'aune duquel était jugée la médiocrité des goûts populaires, qui sont toujours ceux des autres. Et encore aujourd'hui, alors que très peu

de gens oseront dire qu'ils ne lisent pas, ne vont pas au théâtre, fréquentent les concerts avec une parcimonie égale à leur dédain des galeries d'art contemporain et des spectacles de danse, aucun opprobre social n'attend jamais celui qui affirme – sans autre forme de justification qu'un haussement d'épaules entendu – ne pas s'intéresser à la télévision, l'air de dire que dans la hiérarchie des occupations jugées valables, la télé ne score pas très haut, et que les heures qu'on y consacre sont des heures volées à d'authentiques activités culturelles. Il me semble que cette facilité avec laquelle on critique la démoniaque petite boîte – moi le premier, j'en conviens aisément – vient en partie du fait qu'elle *impose* ni plus ni moins son flot ininterrompu d'images et de sons – ce que d'aucuns ont nommé le flux télévisuel – que l'on tend trop souvent à considérer globalement, comme un seul et même grand texte indifférencié, faisant fi plus facilement ici qu'ailleurs de l'extraordinaire diversité qui caractérise le média.

Un bref retour sur l'histoire de la réception des émissions de télé confirmerait d'ailleurs cette intuition : depuis 50 ans, les principales doléances des « spécialistes » comme du grand public à l'égard de l'offre télévisuelle sont étonnamment cohérentes : on dénonce d'un côté le faible niveau culturel des émissions et de l'autre, le peu d'intérêt du flux lui-même (« y'a jamais rien de bon à la télé »), et/ou on observe pour mieux l'ac-

cuser la détérioration d'une situation générale jugée autrefois enviable (Ah! Les bons vieux télé-théâtres! Ah! Les bonnes émissions pour enfants que nous avons!). À preuve, constatez l'originalité du titre d'une chronique télé datée de... 1956, et signée André Bazin : « Télévision : la qualité diminue ». Chaque époque semble assister avec consternation à la fin d'un âge d'or et au début d'une période de décadence : en d'autres temps, pour prendre l'exemple québécois, ce fut l'arrivée de Télé-Métropole, puis du câble; aujourd'hui, ce sera au choix la télé-réalité ou le désengagement de la télévision publique vis-à-vis de sa mission de « qualité ». Décennie après décennie, les mêmes critiques sont adressées à l'institution, qui offrirait ses concoctions louches à un public progressivement plus débile.

Je ne crois pas pour ma part que le public soit débile, ni – comme beaucoup semblent l'appeler de leurs souhaits – que la télévision gagne en qualité lorsqu'elle se contente de diffuser le contenu d'autres médias. La nostalgie d'une télévision publique offrant à une large audience la possibilité d'élever son niveau culturel en assistant aux concerts, à des représentations théâtrales ou aux chefs-d'œuvre de l'histoire du cinéma va tout naturellement de pair avec les espoirs largement utopiques de démocratisation de la culture qui ont accompagné les premières décennies de son existence. Pas plus qu'on ne demande au cinéma de vendre le théâtre aux masses ne

doit-on exiger de la télévision qu'elle fasse la promotion du documentaire d'auteur. Qu'on s'entende bien : tant mieux si elle fait cela aussi, et dans la perspective d'une télévision qui fonctionnera de plus en plus à la carte selon les demandes du public, on se doit d'espérer que la culture traditionnelle trouvera sa place dans la mosaïque plurielle et éclatée que constituera alors l'offre des chaînes.

Une nouvelle culture

Il reste qu'après un premier demi-siècle d'histoire de la télé, il existe bel et bien des motifs pour s'enthousiasmer encore devant l'une des plus fantastiques inventions de l'homme. Ce qui semble clair, en outre, c'est que la télévision a toujours été à son meilleur lorsqu'elle fait ce qu'aucun autre média ne peut faire. Les genres qu'elle a inventés ou fortement adaptés – le feuilleton, principalement, et toutes les déclinaisons qu'y ont apportées les époques et les cultures différentes – constituent aujourd'hui un extraordinaire réservoir de formes, comparable en nombre sinon en qualité à l'histoire récente du cinéma, ainsi que le lieu toujours effervescent d'un renouvellement de la fiction. Quand Denys Arcand conçoit *Duplessis*, quand David Lynch fait *Twin Peaks*, quand Herbert Wise imagine *I, Claudius*, ce n'est ni du cinéma, ni du théâtre : de l'excellente télévision, qui n'a besoin d'aucune caution en dehors d'elle-même pour satisfaire

les critiques les plus exigeants, ni de rechercher le plus bas dénominateur pour s'attirer un très large public. Des phénomènes comme celui des chaînes d'informations en continu, qui donnent leur pleine mesure à l'occasion de la couverture d'événements exceptionnels, ou celui de certaines chaînes câblées, comme HBO aux États-Unis qui se permettent ni plus ni moins de repousser chaque année les limites du montrable (avec des séries comme *Angels in America*, *The Sopranos* ou *Six Feet Under*), constituent certainement quelques-uns des aspects les plus intéressants de la scène médiatique contemporaine.

On assiste en fait depuis quelques années à la naissance d'une authentique *culture télévisuelle* : j'en veux pour preuve les deux émissions-vedettes de la rentrée hivernale de la SRC, *Ici Louis-José Houde et Fric Show* (animé par Marc Labrèche), dont l'existence même eût été impensable il n'y a pas si longtemps. Alors que la première mise sur la fétichisation récente de l'histoire de la télévision, la seconde télescope d'une manière hallucinante information et parodie, dans un mélange des genres explosif qui dit bien – qu'on aime ou

pas l'émission ne change rien à l'affaire – le degré de sophistication du langage télévisuel et la connaissance qu'en a le grand public. Que certains des aspects de cette culture – on pense bien entendu à la prolifération des différents concepts de télé-réalité, à la tendance générale à tout spectaculariser, au recours constant à l'humour même là où il ne semble pas avoir sa place – soient éminemment critiquables ne doit pas nous faire fermer les yeux ni baisser les bras. L'ensemble des phénomènes qui caractérisent l'univers en mutation de la télévision ne sont pas nés de génération spontanée, ils trouvent leur logique et leur sens dans une histoire du média sur laquelle il est désormais essentiel de revenir. Car c'est sur les bases d'une telle connaissance, croyons-nous, que pourra se construire, comme le prolongement critique de cette culture, une véritable téléphilie – l'appréciation juste de la richesse d'un média dont on est loin encore d'avoir exploré tout le potentiel. ■

De gauche à droite :
I, Claudius, *Six Feet Under*, *Fric Show*,
Twin Peaks, *Ici Louis-José Houde*, *Angels in America*, *The Sopranos*, *Duplessis*.

